

marie-hélène bahain

la marelle

l'œil ébloui

© l'Œilébloui, 2013

ISBN: 978-2-490364-00-8

à Maria Bréhéret

Hélène a cinq ans. Maman attend un bébé. Hélène ne le sait pas. Elle ne sait rien encore. Pour elle, les heures claires se sont succédé, suaves. C'est une grande et moelleuse couverture qui l'a enveloppée. Toujours. Elle avait la douceur d'un épais velours. Elle avait la couleur de l'or et de l'azur et le parfum du lait chaud. Et le vent la gonflait doucement au rythme de sa respiration. Le cœur d'Hélène était clair. La lumière y entrait, en sortait libre. Elle souriait, battait des mains, courait après Matou, le gros chat. Elle avait froid, le feu crépitait alors dans la cheminée, les braises rougissaient ses joues. Elle avait peur, maman était là, forte et pleine. La nuit tombait, ses paupières se fermaient. Pendant cinq années, elle a bu le lait sacré au parfum de miel.

Mais elle doit aller à l'école. Les trois kilomètres qui séparent la maison du bourg sont trop longs pour ses petites jambes. Maman dit qu'elle est fragile, souvent malade, le moindre rhume devient important. Elle tousse. Tousse-t-elle vraiment plus que les enfants de son âge ? Son sommeil est irrégulier, agité. Elle ne supporte pas la fatigue. C'est ce que maman pense. Maman ne veut pas la confier aux garnements du voisinage qui partent sur la route chaque matin. Et elle a trop à faire pour aller la conduire.

C'est un dimanche. Elle la mène chez les deux vieilles demoiselles du bourg. Elle paiera la pension. Hélène aura tout ce qu'il lui faut : la nourriture, le sommeil, l'école. Elles lui feront réciter les leçons, veilleront sur elle, la protégeront. Elle ne manquera de rien. Et la tendresse, maman ? As-tu pensé à la tendresse ?

Septembre est là. Peu à peu, le soleil s'éteint. Hélène porte en elle ce trou, naguère plein de clarté. Dans la nuit, le velours caressant a disparu. Ce matin, elle sent le lin rude et rêche des gros draps de Madeleine.

Hélène se réveille, affolée. Que fait-elle ici ? Pour la première fois, elle n'est ni dans sa chambre ni dans celle de ses parents. C'est cette dernière qu'elle préfère. Tiède de leurs voix. Fleurant bon leurs odeurs mêlées. La sueur chaude et moite de papa, le sucre de maman. Quelle est cette chambre ? Grande, beaucoup trop grande. Tout cet espace au centre la paralyse. Elle est couchée dans le lit de Madeleine. Elles ont dormi ensemble. Madeleine a défait son chignon hier soir. Elle a vu sans les reconnaître les longs cheveux s'étirer jusqu'au bas du dos. Madeleine avait une chemise de nuit blanche à liserés rouges. Ce n'était plus Made-

leine. Hélène a dû se forcer à la reconnaître, se forcer et elle a eu mal. Sa petite peau douce et trop fine a craqué légèrement. Elle a eu envie de se mettre en boule. Mais non, il ne le fallait pas, le lit n'était pas assez large. Madeleine s'est allongée bien droite. Hélène en a fait autant, bien droite, allongée, sans toucher Madeleine. Chaque nuit, Hélène essaiera de se rapprocher, de voler un peu de chaleur, un peu de ce qui lui manque.

L'autre, Germaine, est venue plus tard. L'escalier a craqué puis les pas ont glissé sur les patins. Demain le parquet brillera un peu plus. Hélène a trouvé le bruit très doux, soyeux comme une caresse dans l'oreille. Germaine a posé près de la porte le seau pour la nuit. Tout à l'heure Madeleine a montré celui qu'elles partageront. « Si tu as envie de faire pipi cette nuit, réveille-moi ! » Hélène aura envie, réveillera Germaine, grelottante, elle s'assoira sur le seau trop grand, craindra qu'il ne se renverse, ô combien de fois aura-t-elle peur qu'il n'inonde le parquet luisant ? Hélène restera assise, elle

a envie, elle ne peut pas. Elle sent l'envie en elle qui se cache dans un coin reulé, obscur. Elle ne peut pas l'atteindre. Elle remonte dans le lit. Dans une heure, dans deux heures, elle recommencera jusqu'à ce que, profitant de sa somnolence sur le seau qui vacille, l'envie enfin ne se cache plus et la délivre.

Germaine glisse jusqu'à son lit de l'autre côté de la fenêtre. Elle allume une lampe, s'agenouille sur le tapis. Madeleine et Hélène se sont agenouillées de même. Sainte Marie mère de Dieu, Jésus, veillez sur nous, protégez-nous, éloignez les démons et leurs tentations, chassez les mauvaises pensées, gardez nos cœurs purs. Un signe de croix. D'invisibles fils tirent la chemise de nuit vers le bas. Les cheveux gris de Germaine sont tressés. Germaine se couche.

Hélène entendra tous les bruits de son sommeil, la respiration lente et profonde puis le souffle court et les mots obscurs des rêves. Elle aura l'impression de pénétrer un lieu défendu. Plus tard, Germaine descendra de son lit, re-

prendra les patins. Puis le jet dans le seau, contre l'émail, si bruyant, si puissant, Hélène s'étonnera.

Elle se tourne. Madeleine la gronde. Veux-tu rester tranquille ? Jamais dans son lit elle n'avait senti ses bras et ses jambes. Maintenant, ici, ils l'encombrent. Elle ne sait qu'en faire. Ils sont devenus autres comme s'ils ne faisaient plus partie de son corps. Jusqu'à cette nuit, elle était une. Petit animal lové au creux de ses draps. Désormais elle est une branche coupée, morte comme celle que papa enlève au noisetier et taille pour mesurer le reste de vinaigre dans le tonnelet. Elle est séparée de l'arbre. Les petites feuilles vont sécher. Le rouge-gorge ne s'y posera plus. Où chantera-t-il ? Et le soleil à son réveil, où ira-t-il promener le rayon qu'il accordait chaque matin à la branche ? Et l'écureuil, c'est certain, il va rater son saut, il va tomber.

La grande chambre est à l'étage. Face à la maison, le porche de l'église. La route et le parvis les séparent. Ce matin, les cloches sonnent sans arrêt. L'angélus. Germaine et Madeleine sont levées. Elles sont agenouillées devant leur crucifix pour l'*Ave Maria*. Hélène les entend. Elle se réveille dans un monde étrange. Il lui faut endosser une autre vie. Les cloches appellent pour la première messe. Elles sont prêtes, elles partent. Hélène reste seule. Et le vide emplit la chambre, la gonfle, la distend, écarte les murs. L'espace est gigantesque. Hélène est minuscule, elle diminue encore. Bientôt elle n'est qu'un peu de ce vide si lourd au creux d'un grand lit froid.

Les cloches libèrent les fidèles. Madeleine revient la première. C'est l'heure de la toilette. Non loin du lit, il y a une table avec un broc, une cuvette en faïence et de l'eau froide.

Maman a confectionné un tablier neuf en vichy rouge et bleu. L'empiècement, le col et le bas de la jupe froncée sont bordés d'un croquet rouge. Madeleine noue la large ceinture. Hélène enfille le gilet tricoté par maman. Elle se reconnaît. Le tablier est neuf mais elle l'a essayé de nombreuses fois. C'est la maison qui vient à elle et l'entoure et la rassure.

Tôt le matin, Germaine allume le feu dans la cheminée de la cuisine. Il grillera le pain et chauffera le lait. On dit le bénédicité. Hélène doit l'apprendre par cœur. Les paroles la traversent comme un rapide traverse une modeste gare sans jamais s'y arrêter. Les paroles filent, elles ne seront jamais dans son cœur. Parfois il faut chanter : Et donnez du pain à ceux qui n'en ont pas... L'air n'y est pas. Qui donnera l'air à Hélène ? Suffisamment d'air. La cuisine est trop étroite. À la maison, tout est grand.

Hélène est devant son bol. Maman a prévenu, le matin elle n'aime que le café au lait. Un peu de café, beaucoup de lait avec du pain grillé et beurré.

Tout est comme maman l'a demandé. Le beurre fond. De fines gouttes luisantes s'écrasent doucement et pénètrent la mie encore tendre au milieu.

Mais ce ne sont pas les gestes de maman. Jusqu'alors, le pain était d'elle, il la prolongeait, il en venait. Tout coulait de sa bouche, de ses mains. Nourriture vivante. Ici ce sont des choses froides que le feu a mal réchauffées. Donner de la chaleur à l'absence est vain. À la maison, la présence de maman réchauffe tout. Tout ce qu'elle frôle tiédit miraculeusement.

— Mange, mange donc ! Qu'attends-tu ?

Les paroles ne sont ni dures ni tendres. Elles sont des tours de manivelle qui tentent de relancer une machine qui refuse de tourner. Une bouchée de pain, une gorgée de lait. Ce sera tout pour aujourd'hui. La tristesse de Madeleine est impuissante. Elle se console, ça ira mieux demain. Mais demain et tous les matins à venir seront identiques. Les minutes s'étirent devant le bol, inertes. L'horloge d'un clocher égrènera les huit coups puis la répétition puis le quart... Dans la gorge d'Hélène, il y a une grosse boule épaisse de plus en plus dure qui ne veut ni descendre ni monter et qui encombre le passage. La grosse boule prend toute

la place. Elle prend la place des mots et des rires.

Alors, chaque matin, Hélène allumera son regard au feu qui pétille, au jeune rougeoiement des bûches, aux premières braises qui se détachent. Elle y quètera sa réserve de vie pour la journée.